

PIERRE VARÈNE

\$250,000 volés



BeQ

# Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-022

**\$250,000 volés**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 683 : version 1.0

# **\$250,000 volés**

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

# I

## *Introduction de la bande*

Les trois principaux personnages se trouvaient réunis dans le vivoir d'un luxueux appartement.

Sur une peau d'ours blanc, étalée devant la cheminée, une jeune fille était étendue, la tête reposant sur un gros coussin de soie.

Elle était élégamment vêtue et la perfection de ses formes ajoutait encore à son charme.

Elle paraissait reposer paisiblement et ne se préoccupait pas de ce qui se passait et se disait autour d'elle.

Non loin de là deux hommes conversaient.

L'un d'eux était un gros et grand homme à barbe florissante, des lunettes fumées sur les yeux.

L'autre était grand également, mais moins gros, et vêtu avec une suprême élégance.

– Nous n'avons toujours bien pas de nouvelle de votre homme, Dasti ? fit remarquer le gros homme en s'adressant à l'autre.

– Et puis qu'est-ce que cela peut bien faire ?

– Vous me le demandez ?

– Naturellement.

– Mais il est en train de nous trahir tous ! Vous le savez pourtant aussi bien que moi ?

– C'est bien possible, en effet, Narrand.

– Alors qu'attendez-vous pour le supprimer ?

– Qu'il me donne une preuve plus complète de sa trahison. Il ne faut pas se laisser emporter par une seule et première impression, vous savez. Si j'allais me tromper et me priver d'un homme utile...

– Il n'y a pourtant pas d'erreur possible, après ce que j'ai moi-même découvert... ?

– On ne sait jamais. De toute façon, je fais surveiller...

– Quand il s’agit de trahison pour une affaire aussi considérable que celle qui nous occupe dans le moment, il n’est plus question de surveillance. Il faut recourir aux grands moyens.

– Le tuer ? Vous voulez dire ?

– Naturellement. Laissez-moi faire. Je vais vous en débarrasser en deux minutes.

– Ce n’est pas vous qui contrôlez mes hommes. C’est moi seul.

– Pourtant, nos arrangements... ?

– Ils sont à l’effet que vous commandez, c’est bien et je le reconnais, mais c’est moi qui donne les instructions à mes hommes.

– Cela va tourner mal. Prenez ma parole.

– Que voulez-vous dire ?

– Votre Naudin n’est ni plus ni moins qu’un traître dangereux pour la réussite de nos projets.

– Je trouve que vous allez vite dans vos jugements. D’ailleurs je pourrais bien me permettre des soupçons à votre endroit moi-même. Je ne vous connais pas...

– Mais vous avez quelqu’un qui répond de moi, celle qui nous a mis en relations.

– Gina Leclair ?

– Mais bien sûr.

– Qui me dit qu’elle n’est pas abouchée avec vous pour nous planter là, une fois l’affaire terminée ?

La jeune fille se releva à ces mots et les yeux pleins de colère, déclara :

– Tu n’est pas gêné, Luc ! Je me demande de quel droit tu peux ainsi parler de moi.

– C’est bien. J’ai pris ta parole lorsque tu m’as recommandé Dick Narrand que voici, mais je t’avoue que je n’en sais pas assez sur son compte pour être pleinement satisfait.

– Tu m’as pourtant dit que la proposition te convenait, continua la jeune fille.

– Oui, en effet. Mais maintenant je n’aime plus ces questions de défection.

– Ce n’est toujours bien pas moi...

– Une chance, car je t’assure que tu ne ferais

pas vieux os.

– Si je te trahissais... ?

– Oui. Car chacun de nous occuperait le reste de sa vie à venger ceux que tu aurais ainsi trahis. Prends par exemple, le gros Charles. S’il ne restait que lui de la bande, il te chercherait si bien qu’il mettrait la main sur toi finalement. Et alors, tu le connais ? Il t’arracherait les yeux, les oreilles. Marsan te ferait brûler à petits feux, lui. Quand à moi, je crois que je t’étranglerais de mes propres mains, mais lentement, peu à peu, de façon à te faire souffrir le plus possible et le plus longtemps possible. Non, tu n’échapperais pas à notre vengeance, sois en assurée. Je sais d’ailleurs que tu nous connais assez pour ne rien tenter de ce côté...

Le gros homme à la barbe prit alors la parole pour dire :

– D’après ce que je vois, Dasti, je ne m’étais pas trompé sur votre compte et je suis content de faire affaires avec un homme comme vous.

– Aussi longtemps que cela va bien, je marche



comme il faut. Mais dès la minute que je me sens triché, je me tourne contre l'associé qui me manque ainsi. Et alors malheur à lui !

Le gros homme paraissait maintenant satisfait de la façon dont Dasti entendait agir à l'égard de celui qui était l'objet de cette discussion, car il n'ajouta plus un mot.

Dasti lui-même resta silencieux et recommença à faire un jeu de cartes sur une petite table auprès de laquelle il était assis.

La jeune fille se recoucha et le silence s'empara encore une fois de la pièce.

## II

### *Le traître*

L'appartement où se trouvaient les trois personnages occupait tout un étage de la maison où il était situé.

En face du boudoir, il y avait un long corridor, de chaque côté duquel s'ouvraient les portes de plusieurs chambres.

Dans une petite pièce, la plus éloignée du vivoir, un homme était assis sur un lit et pensait.

Soudain, il tendit l'oreille et après s'être assuré que personne n'était dans le corridor, il entrouvrit la porte soigneusement.

Il sortit alors et gagna la dernière pièce de la maison, la cuisine.

Passant par la fenêtre il gagna l'escalier de sauvetage et descendit lentement.

Il longea le mur de la ruelle et arriva ainsi jusqu'à la rue où il savait trouver un poste de taxis La Salle.

Il allait atteindre le premier char, qui était d'ailleurs le seul dans le moment, lorsqu'il vit venir une grande limousine noire, en avant.

Une voix cria même :

– Tom ! Tom !

L'interpelé ne répondit pas, mais se hâta plutôt de sauter dans le taxi.

Il ordonna aussitôt d'une voix nerveuse :

– Vite, à l'hôtel Rose-Marie ! Et dépêchez-vous.

Le chauffeur se retourna avec un air pas commode et dit à son tour :

– Hé ! l'ami, prenez cela aisé. Je ne suis pas habitué de me faire parler sur ce ton.

Il changea bientôt d'attitude, car l'inconnu qui s'était installé dans sa voiture, avait sorti un revolver et le braqua sous son nez.

– Ne tirez pas, dit-il, je pars immédiatement.

Le taxi en effet partit alors à toute vitesse.

Le passager, revolver toujours en mains, expliquait :

– À l’hôtel Rose-Marie. Et vite. Il y aura un \$10,00 pour vous si j’arrive à temps, tandis que ce sera une balle si je manque mon coup.

Le grand sedan noir avait tourné et avait l’air d’avoir entrepris la poursuite du taxi.

Le passager qui jetait de temps en temps un coup d’œil inquisiteur en arrière de lui, avait surpris le manège de l’autre.

Aussi ordonna-t-il soudain :

– Il faut absolument que vous semiez ce char en route, sinon...

Le chauffeur ne répondit pas, mais il prit alors une courbe sur deux roues et immédiatement après enfila dans une ruelle étroite pour retomber sur la rue d’où ils venaient.

La ruse produisit son effet.

Jusqu’à l’hôtel, on ne vit plus le grand char noir et le passager respira plus à son aise.

\*

Le taxi n'était pas encore immobile qu'il ouvrait la portière, jetait un billet de banque sur le siège avant et se précipitait dans l'entrée de l'hôtel.

En temps ordinaire sa précipitation aurait pu paraître étrange, mais comme il pleuvait alors abondamment, les gens couraient tous sur le trottoir et rien ne permettait de découvrir les raisons qui le faisaient agir.

Dans la grande salle d'attente cependant, il dut restreindre son allure et prendre un pas plus posé.

Il n'avait pas besoin de s'arrêter au bureau, il avait retenu sa chambre la veille et alors on lui avait remis une clef.

Par bonheur un ascenseur partait.

Il parvint à y pénétrer au moment où les portes allaient se fermer et monta sans avoir eu à attendre.

Rendu à l'étage de sa chambre il fut encore assez heureux pour n'apercevoir personne dans le corridor.

C'était le dernier écueil qu'il venait de franchir.

Il était maintenant à sa porte et dans deux minutes elle se refermerait sur lui.

Il n'aurait plus qu'à communiquer avec le Domino Noir et ce maître du crime saurait bien faire échouer la tentative de ses criminels associés, en même temps que le soustraire à leur vengeance.

Mais soudain, il resta figé sur place.

Il venait de faire le tour de ses poches et il n'avait pas trouvé la clef.

Pourtant hier, il était bien certain de l'avoir laissée dans la poche droite de son veston.

Il recommença d'une manière frénétique à chercher, mais sans plus de résultats.

Il l'avait donc perdue.

Mais où ?

Là était le problème. S'il fallait que ce fût à l'appartement...

Que faire ?

Descendre au bureau demander une autre clef... ?

S'il fallait que les autres l'aient suivi...

Car même s'ils étaient actuellement dans l'hôtel, il leur avait échappé, car il ne s'était pas enregistré à son nom naturellement.

Non, à tout prix, il ne fallait pas qu'il se montrât de nouveau en bas.

Mais comment faire ?

Machinalement, il posa la main sur la poignée et tourna.

Ô surprise ! Elle s'ouvrit.

Il fit donc de la lumière en entrant et referma derrière lui.

Ce fut avec un soupir de soulagement qu'il poussa le verrou de sûreté, ainsi que la petite chaîne.

Il était maintenant hors d'atteinte.

Il ne lui restait plus qu'à accomplir la deuxième partie de son programme.

Il s'approcha donc du téléphone et signala le numéro du grand quotidien, « Le Midi ».

Son plan avait été préparé naturellement.

Là il demanda monsieur Benoît Augé, l'un des principaux reporters.

Le jeune homme fut bientôt à l'appareil, demandant :

– Ici, Benoît Augé, qui parle s'il vous plaît ?

– Rien ne sert de vous donner mon nom. Vous ne me connaissez pas. J'ai un message important à vous faire cependant.

– De quoi s'agit-il ?

– Il faut absolument que vous me mettiez en communication avec le Domino Noir.

– Je me demande pourquoi vous vous adressez à moi pour cela.

– Je n'ignore pas que vous êtes un de mes amis et que vous seul êtes capable de l'atteindre.

– Même si je le connaissais je ne serais pas



disposé à le déranger sans savoir de quoi il s'agit.

– Vous avez raison. Mais prenez ma parole, c'est une question de vie et de mort. Pour moi d'abord, mais cela importe peu. Ce que je veux prévenir, c'est la mort de trois ou quatre autres personnes importantes, à Montréal puis le vol d'une valeur d'un quart de million.

– Êtes-vous sérieux ?

– Absolument. Je ne prendrais pas la peine de vous appeler sans cela.

– Pouvez-vous me donner votre adresse et votre numéro de téléphone ? Je vais tenter de vous faire appeler par le Domino Noir.

– Je suis à la chambre 516 de l'hôtel Rose-Marie. Il peut venir me voir, m'appeler.

– Il vous appellera probablement...

– N'oubliez pas...

Une voix se fit alors entendre derrière l'homme :

– Bonsoir, Tom.

L'autre se retourna vivement pour apercevoir

Charles Lord, dans l'encadrement de la porte de la chambre de toilette.

Se croyant seul et pressé d'en finir avec ses difficultés, Thomas Naudin n'avait pas pris la peine de visiter sa suite en entrant.

Mais immédiatement l'autre lui faisait signe de s'excuser pour un moment.

Tom obéit et mettant la main sur l'appareil, demanda :

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?

– Ne cherche pas à faire l'hypocrite, Tom. J'ai tout entendu.

– Alors ?

– Dis-leur que c'est une farce.

Tom Naudin fit signe qu'il avait compris et reprenant la conversation expliqua :

– C'est bien, monsieur Augé. Excusez-moi de vous avoir dérangé. Je n'ai plus besoin du Domino Noir.

– Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

– Il s'agissait simplement d'une farce. J'avais

parié avec un ami que je parviendrais à atteindre le Domino Noir, grâce à votre entremise, et comme il vient de me dire qu'il est satisfait de la preuve que je viens de lui donner, il est prêt à payer. Je n'ai donc plus besoin de vous. Bonsoir.

Il ferma alors la ligne et se retourna craintivement vers l'autre membre de la bande qui était maintenant tout près de lui, revolver au poing.

– Que me veux-tu ici ? demanda Naudin.

– Tu le sais bien ! Pourquoi nous avoir trahi, Tom ? Tu sais bien que tu ne pouvais nous échapper...

– Mais je n'ai rien fait.

– Le téléphone que tu viens de faire...

– Ce n'était rien que cela.

– Tu ne penses pas m'endormir, je suppose ?

Le nouveau venu prit alors le téléphone et demanda à son tour un numéro.

Quand on lui répondit, il dit simplement :

– Charlie. Notre homme est arrivé.

On avait dû lui donner certaines instructions, car il vint s'asseoir en face de Naudin, toujours en le tenant couvert.

– Je ne pensais pas ça de toi, Tom. Tu n'as pas été habile. Tu sais que ton histoire de cognac n'a pas pris.

– Que veux-tu dire ?

– Je sais que tu t'enivres parfois au cognac, mais cet après-midi c'était trop fort.

– Je ne comprends pas.

– As-tu vidé une bouteille de cognac, oui ou non ?

– Oui. Tu le sais bien, tu étais là.

– Tu as fait semblant de vider le cognac, mais tu ne le buvais pas réellement.

– Et non... ?

– Non, car tu jetais le contenu de ton verre chaque fois dans le pot de fleurs derrière toi.

– Qu'est-ce qui t'a fait penser cela ?

– D'abord quand Dasti a trouvé ta clef d'hôtel, il m'a envoyé ici pour faire enquête. En pénétrant

dans ta chambre, j'ai constaté que tu avais loué une chambre d'hôtel pour une semaine, payée d'avance, le reçu était dans un tiroir.

– Et puis, c'est mon droit ?

– Non. Tant que cette affaire sur laquelle nous travaillons ne sera pas finie, tu étais supposé demeurer avec nous, à l'appartement.

– Je puis demeurer où je veux...

– Tu ne peux pas cependant tenter de communiquer avec le Domino Noir et c'est cette dernière conversation qui te condamne d'une façon définitive.

\*

On frappait maintenant à la porte, tandis qu'une voix disait :

– Ouvre, Charlie, c'est Dasti.

Charlie ouvrit la porte et Dasti, le chef de la bande, ainsi que le gros homme aux lunettes noires entrèrent avec une couple d'autres.

Dasti s'enquit aussitôt des agissements de Naudin.

Quand il eut entendu le récit complet du téléphone, il se planta devant le traître pour demander d'une voix sèche :

– Qu'as-tu à dire là-dessus, Naudin ?

– Bien. C'est que j'en avais assez et ne veux plus faire partie de votre organisation.

– C'est un jeu dangereux que tu joues là.

– Je sais et je suis prêt à mourir.

– Quel moyen préfères-tu ?

– Vous n'allez sûrement pas me tuer ici, alors je ne demande qu'une chose.

– Quoi ?

– La permission d'écrire une lettre avant de partir.

– À qui ?

– À ma fille.

– En voilà une histoire !

– Écoute-moi. J'ai une fille qui a dix-huit ans.

Elle est dans un couvent et ignore tout de mes occupations criminelles. Aussi je veux la laisser sous une bonne impression. Je veux lui écrire que je dois m'absenter pour une couple d'années. Après elle aura probablement trouvé à se marier et pourra plus facilement accepter la mort de son père. De toute façon elle conservera un bon souvenir...

– Je m'en fiche de ta fille. Tu as été traître à notre organisation, nous qui t'avions aidé à t'enfuir des États-Unis où tu allais tomber entre les mains de la police. Tu ne mérites rien de nous.

– Qu'est-ce que cela peut bien vous faire : me tuer ici ou ailleurs ? Et comme je sais que ce sera ailleurs, à cause des empreintes digitales que j'ai laissées dans la place, vous ne serez pas tellement retardés par une courte lettre...

– Et quelle raison vas-tu donner à ta fille pour cette absence de deux ans que tu prémédites ?

– Je dirai que je pars en mission spéciale pour le compte du Gouvernement.

– C'est trop beau. J'aime mieux en finir au

plus vite.

L'homme à la barbe intervint alors :

– Bien parler, Dasti. Il est temps que vous vous décidiez.

\*

Après avoir constaté que son interlocuteur inconnu avait fermé la ligne, Benoit Augé commença à s'étonner de ce qui lui arrivait.

La voix de l'inconnu lui avait paru tellement sincère dès le commencement, qu'il ne pouvait s'imaginer qu'il se fut agi là simplement d'une farce.

Il sortit du journal « Le Midi », pour aller prendre une marche et penser à cela.

Mais pourtant l'explication finale pouvait être plausible aussi.

On parlait beaucoup du Domino Noir à Montréal, ces temps-ci.

Les uns disaient qu'il n'existaient pas, les



autres que c'était un criminel qui travaillait pour son propre compte.

Le Chef de la Sûreté lui-même commençait à admettre son existence.

Il avait dû le dénouement de quantité de causes en effet, à un étranger qu'il avait même vu quelque fois.

Chaque fois cependant, quand il avait voulu lui parler, après un règlement de cause sensationnelle, l'autre s'était évanoui aussitôt et il n'était jamais parvenu à le questionner.

Il se pouvait donc que des amis aient fait un pari sur l'existence du fameux Domino et ait employé ce truc pour s'assurer de la solution.

Plus que n'importe qui à Montréal, Benoît Augé connaissait l'existence du Domino Noir.

Il le connaissait même sous son véritable nom.

Depuis quelques années en effet, il était l'un des collaborateurs les plus utiles du fameux ennemi de la pègre.

Il savait que sur la rue Saint-Jacques, au dernier étage d'un gratte-ciel, se trouvait un jeune

millionnaire, du nom de Simon Antoine, qui semblait n'être ni plus ni moins qu'un membre inutile à la société.

C'est ce que les autres pensaient de lui, naturellement.

Mais en réalité Simon Antoine consacrait tout son temps et ses énergies à pourchasser les criminels, un masque noir sur la figure, quand il s'agissait de ne pas se faire connaître, d'où l'appellation de Domino Noir.

Tout en se faisant ces réflexions, Benoît Augé s'était insensiblement dirigé vers l'hôtel Rose-Marie.

Puisque j'y suis, pensa-t-il, pourquoi ne pas entrer ?

Sans s'arrêter au bureau, il monta au cinquième étage et se dirigea vers le numéro 516.

Il frappa à la porte.

Quelqu'un lui demanda :

– Qui va là ?

– Benoît Augé, du « Midi ».

– Entrez.

Et la porte s’ouvrit devant lui.

Mais il ne put voir ce qui se passa alors.

Quelqu’un qui était caché derrière la porte, au moment où il pénétrait dans la chambre, lui asséna sur la tête un coup de matraque, qui fit aussitôt perdre connaissance au jeune homme.

– Pas mal, déclara l’homme à la barbe. Maintenant que faisons-nous, Dasti ? Attendons-nous plus de troubles encore ?

– Non. J’ai mon plan II est complet et nous allons nous débarrasser de Naudin immédiatement.

– Ici même ?

– Oui.

– Laissez-moi faire alors ?

Sans attendre la réponse, l’homme sortit un curieux de revolver de sa poche et tira sur Naudin, presque à bout portant.

Il se fit un éclair, presque pas de bruit.

Mais quand la fumée se fut dissipée, on

remarqua avec surprise que la figure de Naudin était presque complètement fracassée par la décharge.

– Mais c’est une merveille de revolver que avez là, Narrand ! déclara Dasti.

– Oui en effet. Cette arme a été découverte par un Allemand peu avant la guerre. Je crois qu’on s’en sert contre les Alliés actuellement.

### III

#### *Le Domino Noir entre en scène*

Benoît Augé n'était pas sorti du journal pour longtemps, car il devait revenir finir un article avant d'aller dîner avec son ami, Simon Antoine.

L'heure passa cependant et on commença à trouver étrange au Journal que le jeune homme, toujours si fidèle à donner de ses nouvelles, lorsqu'il était retardé, ne donnât pas signe de vie.

De l'étonnement on passa à l'inquiétude, puis quand Simon Antoine appela pour s'informer de lui, ce fut une véritable panique.

Simon Antoine savait que pour rien au monde son fidèle collaborateur n'aurait manqué à son engagement avec lui, sans s'excuser.

Il y avait donc quelque chose qui n'allait pas.

Sans laisser rien paraître, il questionna le

jeune secrétaire qui lui répondait et réussit ainsi à prendre connaissance du téléphone étrange qu'il avait reçu au moment où il partait pour faire une marche.

Une fois en possession du numéro de la chambre d'hôtel d'où provenait l'appel, Simon Antoine s'arrangea pour terminer la conversation le plus vite possible.

Il décida alors d'aller à la recherche de son ami.

Mais au moment où il allait sortir de chez lui, il reçut un téléphone de Benoît Augé.

Le jeune journaliste venait de reprendre connaissance et lui faisait de la chambre même de l'hôtel, le récit de ce qui lui était arrivé.

– Attends-moi. Je cours là-bas immédiatement, dit-il.

Tout en se rendant au Rose-Marie, Simon Antoine, ou si l'on préfère, le Domino Noir, se demandait ce qui avait bien pu arriver.

Il savait que Benoît Augé avait été assommé et qu'il venait de s'éveiller en compagnie d'un

cadavre.

Si on n'avait pas tué le journaliste, après avoir tué l'autre type, il devait y avoir une raison.

\*

Benoît Augé avait bien mal à la tête en ouvrant la porte à son ami mais il put quand même lui faire le récit détaillé de son aventure.

Le Domino examina minutieusement le cadavre.

Il avait été complètement défiguré et il paraissait maintenant difficilement identifiable.

Il y aurait eu les empreintes digitales, mais les bandits qui l'avaient tué, n'avaient rien négligé.

Ils avaient répandu de l'acide sur l'extrémité de ses doigts, de sorte qu'ils étaient complètement rongés.

Un examen précis de la chambre ne révéla rien d'autre.

Il n'y avait même pas le moindre bagage.

Il s'agissait maintenant de retrouver le ou les meurtriers du type qui reposait sans vie dans cet endroit.

Il n'y avait plus aucun doute possible.

Le téléphone d'avertissement à Benoît Augé avait une signification et c'était plutôt la finale, qui ne voulait rien dire, qui était fausse.

Simon Antoine connaissait assez le gérant de l'hôtel pour lui demander une faveur.

Sous un prétexte quelconque, il se fit montrer les notes de la téléphoniste regardant les appels qui provenaient de la chambre 516.

Le premier numéro était celui du « Midi ».

C'était naturellement l'appel à Benoît Augé.

Le second ne disait rien, mais le Domino le prit soigneusement en note.

Il allait remercier son ami du service qu'il venait de lui rendre, quand le commis des chambres se présenta avec une petite note que la téléphoniste avait prise quelques minutes à peine auparavant.



Il s'agissait d'un certain monsieur Maheux qui avait appelé et laissé un numéro pour que l'occupant de la chambre le rappelle immédiatement.

Il s'agissait de LACHINE : 123.

Simon Antoine pénétra immédiatement dans une cabine et demanda le « Midi ».

Là on avait le livre rouge des numéros de téléphone.

Il désirait savoir à qui pouvait bien appartenir ce numéro.

Il découvrit alors qu'il venait d'une cabine de téléphone public, à Lachine même.

Après avoir pratiqué l'imitation de la voix de Naudin, d'après les indications de Benoît Augé, le Domino appela à son tour.

– Allo, Maheux ! Ici Naudin.

– Je veux vous voir, monsieur Naudin. Pouvez-vous venir me rencontrer immédiatement ?

– Où, à Lachine, je suppose ?

– Oui. J’irais bien à votre hôtel, mais je ne puis laisser ici et j’ai quelque chose d’important à vous communiquer.

– Très bien, je pars immédiatement.

– Vous me trouverez dans le restaurant, sur le bard du Lac, au bout de la 55<sup>e</sup>. Je serai dans la cabine du fond.

– Très bien. Je prends un taxi immédiatement.

## IV

### *L'enlèvement du Domino*

Pilotant sa propre routière, le Domino Noir partit à toute vitesse pour l'endroit qu'on venait de lui désigner.

Il était anxieux d'arriver avant le temps annoncé, car il aurait ainsi la chance d'observer l'homme qu'il avait tellement hâte de voir.

Mais il n'y avait personne dans la cabine du fond quand il se montra dans le restaurant.

Elle resta inoccupée pendant longtemps.

Il n'y avait d'ailleurs pas grand monde dans cet endroit.

Il regarda attentivement toutes les physionomies des clients, sans parvenir à en trouver une qui pourrait être celle du bandit.

Il n'y avait en effet que des jeunes gens et les commis étaient tous des jeunes filles.

Après une heure d'attente, le Domino téléphona à Benoît Augé, à l'hôtel, lui donnant instructions d'appeler la police, pour lui annoncer le crime, et lui disant en même temps d'aller l'attendre à son propre appartement.

Il s'occupa ensuite d'appeler encore une fois pour tenter de trouver le propriétaire du deuxième numéro que Naudin avait appelé de sa chambre d'hôtel.

Malheureusement ce numéro n'était pas enregistré dans le livre rouge, soit qu'il fut trop nouveau, soit qu'il fut un numéro non listé dans l'annuaire.

Il fallait donc tenter un grand coup.

Simon Antoine connaissait le gérant de la Compagnie Bell, à Montréal.

Il se permit de le relancer jusque chez lui, pour lui demander le renseignement.

L'autre fut heureux de lui rendre ce service et le rappela au numéro de Lachine pour lui donner

l'information voulue.

Il s'agissait d'un appartement dans Montréal, rue Sherbrooke ouest, et le client de la compagnie était un certain Luc Dasti.

Quand il eut l'adresse, Simon Antoine mit le cap sur Montréal.

Il avait fait à peu près un mille et demi, quand il aperçut sur sa route un automobiliste solitaire qui lui faisait des signaux désespérés.

La raison de ses gestes était apparente.

Il avait un pneu crevé et il voulait avoir de l'aide.

Simon Antoine s'arrêta immédiatement, après qu'il eut constaté qu'il n'y avait personne dans l'autre auto, sauf le conducteur qui était déjà sur la route.

Mais aussitôt que le jeune homme fut descendu de voiture, l'autre lui plaça un revolver sous le nez, en lui ordonnant :

– Montez dans ma voiture, nous allons faire un petit tour.

Le Domino Noir avait passé à travers trop d'affaires pour questionner.

Il constatait qu'il venait de tomber dans un piège et il décida d'attendre pour savoir ce qu'il adviendrait de lui.

Cette attaque ne pouvait manquer d'avoir une relation avec la mort de l'homme de la chambre 516 à l'hôtel Rose-Marie, et en le suivant il aurait certainement des renseignements sur les auteurs de l'attentat.

\*

Ils marchèrent quelques milles dans la direction d'Ottawa, puis finalement s'arrêtèrent devant une maison de moyenne grandeur, mais qui avait une apparence assez riche.

Le chauffeur de l'auto ordonna à son prisonnier d'entrer.

Simon Antoine, qui avait d'abord été fouillé minutieusement, avait eu le temps, au moyen de certains accessoires qu'il portait toujours sur lui,

d'altérer quelque peu les traits de son visage.

Son ravisseur ne s'aperçut pas de la chose, car il l'avait vu seulement à la lueur des lampes de la machine.

On le fit pénétrer dans un grand salon où il paraissait attendu.

Il y avait là d'abord une grande jeune fille, élégante et qui portait une voilette épaisse sur son visage.

Il y avait en outre trois autres hommes, qui tous portaient des masques, l'un d'entre eux ayant une forte barbe.

Celui qui paraissait être le Chef du groupe, salua ironiquement les arrivants :

– Bienvenu chez nous, Domino Noir ! dit-il. Vous ne vous attendiez pas à tomber aussi facilement entre les mains de gens qui ne sont pas précisément vos amis, n'est-ce pas ?

– J'en ai déjà vu d'autres, fut la réplique du prisonnier.

– Cette fois cependant, c'est pratiquement la fin de vos exploits chevaleresques.

– On ne sait jamais.

Celui qui avait fait la prise précieuse demanda alors :

– Dois-je en finir immédiatement avec lui, Luc ?

– Nous allons compléter notre expédition avant. Nous partons immédiatement et le laissons à tes soins. Tu comprends qu’il ne faut pas qu’il s’échappe... ?

– Pour ça, il n’y a pas de danger.

– Je compte bien. Nous vous prendrons en revenant. Ça va ?

S’adressant encore une fois au Domino Noir, celui qu’on avait appelé Luc, dit :

– Je ne suis pas en peine pour vous laisser entre les mains de Charlie Lord : il n’oubliera jamais de sa vie qu’il a déjà fait cinq années de pénitencier, à cause de vous. Jamais auparavant ici police n’était parvenue à prouver quelque chose contre lui. Mais il a été assez malchanceux pour tomber entre vos mains une fois et cela lui a fait goûter à la prison. Je pars donc tranquille.



Les autres n'avaient pas encore parlé.

Ils se levèrent alors et sortirent, toujours silencieux.

\*

Quand ils furent seuls, le Domino et son gardien restèrent assis, l'un en face de l'autre.

Scrutant la pièce des yeux, le Domino remarqua aussitôt qu'il manquait un cadre sur l'un des murs.

Cela lui fit aussitôt penser à plusieurs choses.

Il continua son inspection et avisa également un cadre qui contenait une poésie, écrite sur un parchemin, mais dont la vitre du cadre était brisée dans un coin.

On l'avait grossièrement raccommodée en plaçant un papier gommé pour tenir les morceaux ensemble.

L'inspection oculaire du Domino fut soudainement interrompue par son gardien.

On voyait que le type commençait à s'ennuyer et désirait absolument parler.

– Vous avez l'air bien tranquille, l'ami. On voit que vous ne voulez pas prendre de chances... dit-il.

– Que voulez-vous dire par là ? demanda le Domino de sa voix la plus calme.

– Vous le savez bien et vous avez raison. Vous savez qu'au premier mouvement inquiétant, je vous tire une couple de balles dans la tête.

– Vous ne seriez bien content, n'est-ce pas ?

– Et comment... !

– Pourtant ce n'est pas ce que votre chef, Luc, vous a prescrit de faire. Il tient à me garder vivant pendant quelque temps encore.

C'était dans ses plans, mais ses instructions sont de tirer au moindre mouvement suspect. Et croyez-moi, je n'y manquerai pas à l'occasion.

– Va-t-il être longtemps absent ?

– Qu'est-ce que cela vous fait ?

– C'était simplement une question de

curiosité. On aime toujours à être renseigné sur ce qui nous attend, n'est-ce pas ? Si vous étiez dans ma situation, vous seriez probablement curieux de savoir pendant combien de temps vous pouvez vivre encore.

– Vous avez bien raison et d'ailleurs je ne me fais pas de scrupule de vous renseigner, car vous n'aurez pas la chance d'expliquer cela à d'autres. Sans compter que tout le monde sera étonné demain matin de ce qui se passe actuellement.

– C'est donc si formidable que cela ?

– Le plus beau coup qui ne s'est pas encore fait au Canada !

– Il faut croire que vous êtes tous des gens très intelligents.

– Je comprends que vous vous moquez, mais c'est vrai.

– Il s'agit d'un vol, je suppose ?

– D'un quart de million. Tout cela va nous tomber dans les mains dès demain. N'est-ce pas beau ?

– Je ne vois pas bien ce qui peut-être volé, à

cette heure-ci, qui vaille autant...

– Vous savez, n'est-ce pas, que Louis Boisvert vient de donner sa collection de correspondances personnelles de tous les premiers-ministres du Canada, à une œuvre de charité qui doit vendre cela pour amasser des fonds ?

– Oui, je sais même déjà que la majorité des pièces ont été achetées et qu'il a été payé la somme de \$500,000 environ au comité chargé de s'occuper de cette affaire.

– Eh bien ! les lettres vont devenir nôtres dans quelques minutes.

– Je ne comprends pas.

– Vous savez que c'est ce soir que devait avoir lieu le transport de la collection de la maison du philanthrope donateur, à la bibliothèque municipale de Montréal, où elle devait être exposée pendant une semaine ?

– Oui.

– La collection ne se rendra pas là.

– Qu'allez-vous en faire ?

– Nous allons notifier Fernand David, l’organisateur de la campagne de vente de la collection, que nous brûlons ces trésors irremplaçables, s’il ne verse pas immédiatement la somme de \$250,000 entre nos mains.

– Mais où va-t-il prendre cet argent ? David n’est pas aussi riche que cela. Et même s’il l’était il ne verserait pas cet argent, au risque de se ruiner.

– Je sais, mais il a déjà amassé un demi-million dans sa campagne de vente. Il peut prendre l’argent là.

– Jamais il ne fera cela. Cela serait manquer à la confiance que les gens ont placé en lui.

– Pensez-vous qu’il va laisser ainsi disparaître toutes ces lettres manuscrites précieuses ?

– Je sais qu’il en aura du chagrin.

– Il consultera les autres membres du comité et paiera. J’en suis certain.

Le Domino Noir resta silencieux après cette révélation formidable.

Tout le monde au Canada savait que le vieux

Louis Boisvert possédait des lettres manuscrites de tous les premiers ministres du Canada, depuis la cession.

Cette collection était unique en son genre et représentait une valeur historique incomparable.

Or Louis Boisvert était maintenant très âgé et sur le point de rendre l'âme.

Depuis quelques mois même, il demeurait cloué sur son lit de douleur et à chaque jour on s'attendait à ce qu'il rendit le dernier soupir.

Il avait amassé sa collection peu à peu et l'avait installée dans sa propriété de Dorval.

Un mois auparavant il avait décidé de faire don de cette collection à une œuvre de charité, qui pourrait retirer de la vente une somme très considérable.

On avait organisé un comité de dix personnes sous la présidence active de Fernand David, qui était reconnu pour être un organisateur incomparable.

Il n'avait pas manqué à sa tâche.

Il s'était mis en contact avec toutes les villes

du Canada qui avait produit un premier-ministre et avait offert les lettres en vente.

Chaque ville considérable, qui avait un Musée, avait tenu à acheter les lettres de son premier-ministre.

Les sommes avaient commencé à arriver dans les coffres du comité et la vente déjà dépassait en espèces tout ce qu'on avait prévu.

Mais voilà maintenant qu'une bande de voleurs intervenait dans l'affaire et en menaçait le succès.

C'est donc cela que le mort de l'hôtel Rose-Marie avait voulu révéler au Domino Noir.

Malheureusement il avait succombé avant de pouvoir donner les précisions nécessaires.

D'un autre côté cependant, le Domino Noir savait que le public n'était pas au courant des détails de l'organisation.

Seuls les membres du comité, plus quelques personnages importants et sûrs, tels que Simon Antoine, savaient que le transport des trésors devait se faire ce soir-là.

Comment cette particularité avait-elle donc pu parvenir jusqu'aux oreilles des bandits ?

Le Domino ne comprenait pas cela et avait beau se creuser la tête, ne trouvait qu'une explication.

Il fallait qu'un membre du comité fût un traître et l'un des membres de cette bande audacieuse qui était à la poursuite des lettres historiques.

Mais qui ?...

Le Domino Noir avait beau fouiller dans sa tête les antécédents et la conduite de chacun des membres, ils paraissaient tous dignes de la confiance qu'on avait mise en eux.

L'affaire avait l'air bien organisée aussi et le Domino Noir comprit qu'il devait agir vite s'il voulait prévenir cette injustice affreuse.

La première chose qu'il devait faire cependant, c'était de s'échapper.

\*



Semblant tout à coup sortir d'une profonde rêverie, il commença pas étirer ses jambes, comme s'il commençait à être ankylosé.

– Fatigué ? demanda le bandit.

– Quelque peu. Il faudrait bien que je me délasse un peu en marchant dans l'appartement. Si vous n'aviez pas peur...

– Je ne crains rien. Et je n'ai pas du tout d'objection à vous laisser marcher. Seulement je vous préviens que je tiens toujours mon revolver braqué sur vous. Au moindre mouvement...

– Je ne suis pas homme à prendre de risques.

– Vous savez que vous avez affaires à quelqu'un de sérieux, cette fois, n'est-ce pas ?

Le Domino Noir s'était levé et se promenait dans la pièce, sous les regards attentifs de l'autre.

Il savait ce qui se passait dans la tête de son gardien.

Il n'attendait qu'un mouvement suspect pour tirer. Il lui en voulait depuis longtemps et ne désirait rien de mieux que de mettre lui-même fin à ses jours.

Attentif à ne rien faire qui puisse porter à soupçon, le Domino s'était maintenant rendu en face du cadre qui l'avait d'abord intrigué.

Il remarqua quelques petits éclats de verre sur le plancher et comprit que cela provenait de ce qui avait été rapiécé sur le mur.

Mais pourquoi ce ruban gommé pour maintenir les morceaux en place ?

Il n'était même pas nécessaire, car les pièces se tenaient par elles-mêmes.

On voyait de plus en examinant le cadre de plus près que le ruban ne tenait presque plus.

Aussi le Domino Noir put-il lire quelque chose d'écrit juste à l'endroit que recouvrait le ruban précédemment.

C'était : « À mon ami, Denis Forest, en souvenir, Janvier Jasmin. »

Denis Forest était un notaire de Montréal, tandis que Jasmin était un poète très connu.

Il avait fait imprimer une poésie spécialement pour l'offrir à son ami le notaire.

Il y avait certainement une raison pour justifier l'état dans lequel se trouvait le cadre maintenant.

La vitre avait dû être brisée afin de donner une raison d'appliquer le ruban gommé.

Les éclats de verre par terre indiquaient en surplus que c'était récent.

Tandis que toute la pièce était immaculée de propreté, on ne pouvait imaginer que ces éclats de verres seraient encore sur le plancher, si le bris n'avait été récent.

En plus le ruban gommé soulevé indiquait que quelqu'un avait regardé ce qu'il y avait en dessous.

Alors si d'après le cadre et la dédicace, on se trouvait dans la propriété du notaire Forest, c'est parce que celui-ci ne le savait pas, ou peut-être ne voulait pas que les autres le sachent.

Le Domino se rappela alors que le notaire Forest et le poète Jasmin faisaient tous deux partie du comité formé par Fernand David.

Ils devenaient donc tous les deux suspects.

Mais qu'y avait-il donc sur ce cadre qui avait

été complètement enlevé ?

Le Domino ne prit pas le temps de chercher des réponses à toutes ces questions.

Il lui importait maintenant d'échapper à son gardien, afin d'aller faire face aux bandits qui devaient être actuellement en train d'accomplir leur forfait.

Il revint s'asseoir sur le divan.

Il venait en effet de découvrir quelque chose qui lui donnait un rayon d'espoir.

La pièce n'était éclairée que par une lampe de table qui se trouvait non loin du bandit.

Mais il avait remarqué que cette lampe était reliée à la prise du courant principal par une corde qui passait en arrière du divan.

Il ne s'agissait donc pour lui que de tirer sur la corde subitement et ensuite trouver ou plonger afin d'être à l'abri de la volée de balles qui ne manquerait pas de partir à son adresse.

Il s'allongea donc sur le divan, tandis que le bandit, anxieux de parler encore lui disait ironiquement :

– Ça n’a pas marché, votre petit plan ?

– Lequel donc ? demanda le Domino, tout en s’étirant de plus en plus de façon à s’approcher de la corde.

– Ne croyez pas que je sois aussi bête que cela. Quand vous vous êtes levé tout à l’heure c’était pour vous approcher du commutateur électrique sur le mur. Je vous attendait là, car nous ne sommes pas éclairés par cette lampe.

– Vous auriez tiré, n’est-ce pas ?

– Et comment... !

En même temps l’obscurité complète se fit dans la pièce.

Deux lueurs subitement éclairèrent l’endroit où se trouvait le bandit.

Il avait tiré aussitôt, mais le Domino Noir n’était plus au même endroit.

Il s’était jeté en arrière du divan et pour le moment se trouvait en sûreté.

Le bandit s’en aperçut et sans s’énervier, resta coi dans son coin.

Il attendait le premier mouvement de son ennemi.

En tendant ainsi l'oreille et en ne grouillant pas lui-même, il serait en mesure de le repérer au moindre bruit.

Le Domino comprit le jeu de l'autre et se garda bien de tomber dans le panneau.

Cependant il ne pouvait pas rester ainsi éternellement.

Il lui fallait sa liberté et pour cela subjuguier son adversaire.

Ce fut alors que sa main rencontra la corde qu'il avait tirée du mur.

Il se rappela aussitôt qu'elle conduisait jusqu'à la lampe de table.

Il tira alors de toutes ses forces.

La lampe tomba dans les bras du bandit, qui tira dans la direction de la table où elle était précédemment.

Il pensait naturellement que le Domino avait réussi à se glisser jusque là sans faire de bruit.

Mais c'était plutôt le contraire.

Le Domino s'était élancé de l'autre côté et quand le bandit tira, il lui sauta dessus.

L'autre fut tellement surpris qu'il se laissa arracher son arme et fut ainsi à la merci de son ancien prisonnier.

En un instant le commutateur du mur fut tourné et la lumière éclaira la scène renversée.

C'était le Domino Noir qui avait un prisonnier.

Le ligoter soigneusement ne fut l'affaire que d'un instant et le Domino s'y connaissait en la matière.

## V

### *Coup de bandistismo*

Pendant qu'on s'emparait ainsi du Domino Noir, une autre procédure était en marche dans les environs.

Un camion blindé filait à une allure régulière sur la route de Dorval.

Auprès du chauffeur se trouvait un vieillard grand et mince, à l'air absorbé.

C'était le célèbre expert en écritures, Norbert Grant.

On avait voulu le faire présider au déménagement des manuscrits si précieux afin qu'il n'y ait pas d'erreur possible.

À l'intérieur du camion se trouvait un garde armé d'un fusil, et deux autres jeunes gens ; le fils du savant et Paul Brunet, neveu du donateur.



Le jeune Grant était presque aussi sérieux que son père, mais l'autre détonait dans la place.

C'était une de ces jeunes viveurs qui n'attendait que la mort de son oncle pour jouir de sa fortune.

Il était connu dans les Clubs de nuit de la Métropole et dans les salles de jeu, mais personne ne pouvait lui créditer encore la moindre initiative louable.

Personne ne parlait à l'intérieur du camion et on se contentait de fumer et d'attendre.

Soudain le conducteur arrêta subitement sa voiture.

Il venait d'apercevoir devant lui une routière sport qui avait certainement eu un accident.

Elle barrait presque complètement la route et le devant était appuyé sur un poteau de téléphone.

La porte de gauche était ouverte et une jeune fille se trouvait étendue sur la route même, apparemment blessée ou morte, car elle ne faisait aucun mouvement.

Avant de descendre lui-même le chauffeur

consulta son compagnon du regard.

– On ne peut la laisser là, dit celui-ci. Allons voir.

Il fit alors signe aux occupants de l'intérieur qui descendirent eux aussi.

On s'approcha de la jeune fille.

Elle respirait encore, mais paraissait sans connaissance.

Elle avait le visage couvert de boue et de sang.

Tout le monde s'empressa autour d'elle et on était à la relever quand le chauffeur et le garde qui l'avaient dans leurs bras, la laissèrent retomber sur la route.

Trois hommes armés de mitrailleuses s'étaient approchés on ne savait d'où et les menaçaient de leurs armes.

Contre la force il n'y avait plus de résistance à faire.

La jeune fille se releva et celui qui paraissait être le Chef des arrivants lui ordonna de s'emparer des armes des gardes.

Quand l'opération fut terminée, le Chef fit le petit discours suivant :

– Nous n'avons aucune idée de vous faire du mal, si vous obéissez à la lettre à mes prescriptions. Nous avons besoin de votre camion pour aller rendre visite à monsieur Boisvert. Nous allons donc vous conduire dans un endroit qui n'est pas éloigné d'ici où nous vous laisserons sous bonne garde en attendant que nous ayions terminé notre expédition. Au retour nous vous rendons votre liberté.

Personne ne parla.

La jeune fille reprit la conduite de sa voiture, qui n'était réellement pas endommagée et la remit d'aplomb sur la route.

Un des bandits prit la conduite de la voiture blindée, tandis que les autres montaient à l'intérieur avec leurs prisonniers.

Après s'être débarrassé de son gardien, le Domino Noir s'était mis à l'affût non loin de l'entrée de la propriété.

Quelques minutes à peine plus tard, deux

automobiles arrivaient.

D'abord la routière conduite par la jeune fille, accompagnée du Chef de la bande, Luc Dasti.

Un grand sedan suivait, qui contenait trois autres hommes.

Les deux autos s'arrêtèrent dans la cour, puis Dasti commanda :

– Allez chercher Charlie avec son homme, que nous en finissons maintenant avec lui.

Deux hommes sortirent du sedan, mais comme ils s'attardaient plus longtemps qu'on n'avait pensé, Dasti s'impacienta et commanda à sa compagne d'aller voir ce qui se passait dans la maison.

Le bandit qui restait dans le sedan sortit également pour entrer dans la maison.

Le Domino qui était caché à quelques pas seulement de la routière avait eu le temps de l'examiner.

Il avait remarqué que le compartiment de bagages n'était pas complètement fermé.

La raison en était une grosse caisse qui portait l'étiquette de la Bibliothèque municipale de Montréal.

Il comprit immédiatement que cette caisse renfermait les manuscrits précieux.

Comme il n'avait plus qu'un bandit en présence de lui, il jugea que le moment d'agir était venu.

D'un coup de crosse de revolver, celui qu'il avait enlevé à son ancien gardien, il assomma Dasti, qui ne proféra même pas un cri.

Montant ensuite à la place de la jeune fille, il recula la voiture, prête à partir sur la route.

On ne pouvait se douter de quoi que ce soit à l'intérieur de la maison, car on pouvait penser qu'il s'agissait de Dasti qui préparait la voiture.

Quand il fut prêt à s'élancer, le Domino tira deux coups de revolver dans les pneus arrière du sedan et partit à toute vitesse.

Des cris de colère se firent immédiatement entendre et une salve de balles poursuivit la routière.

Il y eut quelques éclats de vitres dans le pare-brise, mais aucun projectile n'atteignit le fameux Domino.

Une pesanteur, soudain, lui fit comprendre que quelque chose était arrivé à son compagnon.

Quand il fut assez loin pour échapper aux balles, le Domino arrêta l'auto pour examiner Dasti.

Il avait été frappé derrière la tête par une balle, provenant de sa bande même.

Le Domino reconnaissait la route sur laquelle il avait été attaqué et fait prisonnier.

Il marcha donc encore quelques minutes et bientôt rejoignit sa propre voiture qui n'avait pas été dérangée.

Il arrêta la routière de la jeune fille en avant de la sienne, fit de la lumière, puis sortit la caisse de l'arrière.

Après avoir défait une planche sur le couvercle de la caisse il sortit une enveloppe qui contenait des documents.

Quelle ne fut pas sa surprise cependant de voir

qu'il n'y avait qu'une lettre sur le dessus du paquet.

Tout le reste n'était que des feuilles blanches.

Il ouvrit aussitôt une autre enveloppe pour constater la même chose.

Il n'y avait qu'une lettre dans chaque paquet. Le reste n'était que des papiers pour donner l'impression que tout s'y trouvait.

Qu'était-il donc arrivé aux trésors du vieux Boisvert ?

Aurait-il voulu, à l'article même de la mort, faire une fraude monumentale et donner des choses qu'on savait qu'il avait possédées, mais dont il se serait départi par la suite ?

En raison de la réputation d'intégrité du vieux philanthrope, cette conjecture était pratiquement inadmissible.

Mais il y avait quelque chose et le Domino se devait de le mettre au clair.

Il chargea donc la caisse dans sa propre voiture.

Dans le compartiment à valises de la routière de la jeune fille, il plaça le cadavre de Datsi, ferma la serrure à clef, qu'il garda sur lui, puis sautant dans son auto fila à toute vitesse dans la direction de la résidence de Louis Boisvert.

Il n'avait pas fait deux milles, qu'il remarqua dans un buisson qui bordait la route une agitation étrange.

Se rappelant son expérience du commencement de la soirée et surtout étant pressé de se rendre à son but, il n'avait pas l'intention d'arrêter.

Un homme cependant s'était levé du buisson et s'avavançait sur la route.

Il avait l'air de marcher à grand peine et à la lumière de ses phares, le Domino comprenait maintenant que l'autre était blessé.

Il diminua aussitôt l'allure de sa voiture et armé du revolver de Dasti, qu'il avait gardé en plus de celui de son ex-gardien, il immobilisa son auto juste à la portée de l'inconnu.

Un moment plus tard il reconnaissait le vieux



savant Norbert Grant.

Sauter par terre ne fut alors que l'affaire d'un instant.

Il s'approcha et Grant commença de parler, tout en s'accrochant à son bras pour se soutenir.

– Les bandits, dit-il... ils ont tué les gardes et mon fils... Il n'y a plus que moi et Brunet, je pense...

Le Domino comprit que Grant devait faire mention du camion blindé.

Il tenta de savoir où cette scène s'était passée, mais le vieux savant venait de perdre connaissance.

Il avait une blessure à la poitrine d'où le sang s'échappait en abondance.

Le Domino Noir connaissait assez son affaire pour savoir que le vieux allait rendre le dernier soupir d'un moment à l'autre.

Il le plaça donc auprès de lui et prit le chemin de la maison de Louis Boisvert encore une fois.

Là-bas ce n'était pas une confusion ordinaire.

\*

Après avoir refait son maquillage, au moyen d'une boîte qu'il gardait toujours dans son auto, le Domino s'arrêta devant l'entrée de la spacieuse résidence.

Là il aperçut le camion blindé et des gens autour.

Avisant son ami, Benoît Augé, le Domino le tira à l'écart.

Celui-ci avait eu la présence d'esprit en reconnaissant l'auto du Domino d'expliquer au Chef de la Sûreté qui était le nouvel arrivant et l'autre avait donné l'ordre à ses hommes de ne pas intervenir auprès du célèbre Domino.

Quand ils furent seuls, le Domino demanda à Benoît Augé :

- Qui a ramené le camion blindé ?
- Un garde blessé, mais, qui est mort aussitôt arrivé ici.

- A-t-il eu le temps de parler ?
- Il a raconté l’attentat et la disparition des fameuses lettres.
- Mais si je ne me trompe les lettres n’étaient pas dans le camion au moment où il a été saisi par les bandits ?
- Je sais, mais les bandits se sont déguisés en gardes. Ils ont forcé le vieux Grant à les accompagner. Celui-ci est venu avec eux, a chargé les documents précieux et est reparti avec.
- Grant est dans mon auto et il est maintenant mort.
- C’est ce que le garde a dit. Il prétend que tout le monde est mort sauf lui, qui n’a expiré qu’une fois rendu ici.
- J’ai les lettres cependant.
- Vous ne me dites pas !
- Mais pas complètement. Quelqu’un les a volées presque toutes avant les bandits de ce soir.
- Avez-vous des soupçons ?
- Oui, mais je n’ai pas de preuves.

- Puis-je vous être utile à quelque chose ?
- Paul Brunet est-il revenu ?
- Oui. Il s’est échappé de la grange où on l’avait retenu pendant que les autres bandits venaient ici avec le camion blindé.
- Que dit-il ?
- Pas grand chose. Il a raconté une attaque sur la route et il paraît très affecté.
- Connais-tu ce type-là ?
- Quelque peu. Pourquoi ?
- A-t-il bonne réputation ? Je crois que c’est plutôt un dépensier...
- Absolument. Il est couvert de dettes et je sais qu’il doit un fort montant dans une certaine maison de jeu de Montréal.
- Combien ?
- Dans les environs de \$50,000.
- Comment a-t-on fait pour lui avancer autant ?
- Il est supposé être le seul héritier de son

oncle, qui se meurt.

– Au fait comment est-il le vieux ? Peut-on lui parler ?

– Impossible. Il est dans le coma.

– Conduis-moi alors à Paul Brunet.

Les policiers en apercevant le compagnon de Benoît Augé, prévenus par le Chef lui-même, s'écartaient respectueusement et regardaient avec curiosité l'homme fameux dont ils avaient tellement entendu parler, sans jamais avoir l'occasion de le voir à l'œuvre.

## VI

### *Les deux Forces Contradictaires*

Quand ils parvinrent dans la bibliothèque, ils s'arrêtèrent, surpris. Des éclats de voix furieux s'y faisaient entendre.

Mais le Domino Noir s'y précipita bientôt, car il s'y passait quelque chose de sérieux.

Paul Brunet, le neveu de Louis Boisvert avait saisi le secrétaire de celui-ci à la gorge, un certain Douglas Clerk et le secouait au point que l'autre ne pouvait plus même parler.

– Qui a appelé ? demandait en même temps le neveu au paroxysme de la colère.

Il relâcha son étreinte pour donner à l'autre une chance de répondre.

– Je vous ai déjà dit que je ne puis le dire. Votre oncle me l'a défendu.

– Je te tue alors, si tu ne veux pas me renseigner.

Craignant que le jeune homme ne mette sa menace à exécution, le Domino intervint, et demanda :

– De quoi voulez-vous parler, monsieur Brunet ?

– Qui êtes-vous ?

– Le Domino Noir pour vous servir. Et je veux absolument que vous répondiez à mes questions immédiatement.

Comme tout le monde naturellement, le jeune homme avait entendu parler du Domino et savait qu'on ne badine pas avec lui.

Voici donc ce qu'il raconta :

– Quelqu'un a téléphoné à mon oncle, il y a environ un mois pour lui suggérer de donner sa collection de manuscrits à une œuvre de charité et je veux savoir de qui il s'agit.

– Vous avez bien raison. Nous pourrions ainsi atteindre le voleur par son entremise.

Le secrétaire avait tellement eu peur qu'il était maintenant bleu.

Las de résister et à cause de la personnalité du nouveau venu probablement, il avoua qu'il s'agissait du notaire Forest.

Les choses commençaient à prendre une signification pour le Domino.

Il avait été retenu dans la propriété du notaire, près de Dorval et voilà que maintenant c'était le même homme qui avait suggéré le don.

L'autre avait certainement prévu ce qui devait arriver et s'était probablement arrangé pour retenir les services d'une bande pour l'assister dans le vol.

Quant à la barbe et aux lunettes noires, ce n'était qu'un déguisement et le notaire, se trouvant dans le comité de David, connaissait les détails du transport des manuscrits.

Le Domino se promet de faire enquête, mais pour le moment il avait quelque chose à dire à Paul Brunet.

Congédiant le secrétaire, il demanda au jeune



homme :

– Vous avez vous même été victime des bandits ?

– Oui, je suis parvenu à m'échapper d'une ferme où l'on m'avait retenu captif. Je crois que par le fait même j'ai échappé à la mort.

– Cela ne valait pourtant pas la peine...

– Que voulez-vous dire ?

– On n'a pas volé grand chose, ce soir.

– Mais j'ai vu la caisse...

– Elle ne contenait qu'une très faible partie de ce qu'elle était censé renfermer.

– Mais où sont les autres lettres alors ?

– J'allais vous le demander.

Le jeune homme prit un air indigné pour demander :

– Mais est-ce que vous me soupçonneriez par hasard ?

– On ne sait jamais. Vous viviez ici et vous aviez souvent besoin d'argent, alors...

- Je ne permettrai pas qu'on m'accuse ainsi !
- Je ne vous accuse pas. Je fais simplement une supposition.
- Je vous poursuivrai pour cela.
- Attendez la fin de la soirée avant de prendre une résolution définitive à ce sujet.
- Pourquoi ?
- Je veux voir tout le monde intéressé à cette affaire, y compris les membres du comité, réunis chez le président, Fernand David, dans une heure d'ici.
- Ne comptez pas sur moi.
- Vous allez en recevoir l'ordre du Chef de la Sûreté.
- Admettons que je sois obligé...
- Ça, c'est mieux parler. Mais je vois que vous avez eu du trouble lors de votre captivité. Votre habit est en bien mauvais état. Vous aimeriez peut-être vous changer ?

Le jeune homme parut enchanté de la proposition et s'empressa de monter aussitôt à sa

chambre.

Quand la porte se fut refermée sur lui, le Domino monta silencieusement à sa suite et fut assez heureux pour pouvoir jeter un coup d'œil à travers la serrure de la porte.

La première chose que fit Paul Brunet en entrant, fut d'ouvrir un tiroir pour en extraire un revolver, qu'il plaça sur son lit, après avoir constaté qu'il était bien chargé.

Il choisit ensuite un complet et se changea.

Prenant le téléphone, il jeta un coup d'œil sur la porte, et paraissait satisfait de n'être pas dérangé, il signala un numéro, dont le Domino fut assez heureux pour prendre note.

Il s'agissait d'un club et Paul Brunet demanda à parler à Tim Pappas.

Il y avait un autre téléphone dans le fond du corridor, au deuxième étage.

Le Domino s'y précipita et réussit à saisir la conversation dès le début.

Paul Brunet laissa un message pour la danseuse étoile de l'endroit, Gina Leclair.

Pappas, qui semblait être le propriétaire de l'établissement, lui dit que M<sup>lle</sup> Leclaire était probablement rendue dans sa loge à cette heure, qu'il se ferait plaisir d'aller la prévenir qu'elle était demandée au téléphone.

Mais le jeune homme déclara qu'elle avait dû être retardé ce soir-là, qu'il voulait simplement qu'elle le rappelât à un numéro qu'il donna.

Paul Brunet appela ensuite un antiquaire du nom de Moses Poremsky.

C'était le même numéro qu'il avait laissé au Club.

Il s'identifia au vieux Juif et lui dit qu'il se rendrait chez lui bientôt, que si M<sup>lle</sup> Leclaire l'appelait là avant son arrivée, de lui dire de rappeler un peu plus tard.

Le Domino en savait maintenant assez.

Il redescendit rencontrer Benoît Augé et lui demanda de communiquer au Chef de la Sûreté le désir qu'il avait de rencontrer les membres du Comités, ainsi que les autres intéressés dans l'affaire des manuscrits précieux, dans la maison

même de Fernand David.

Il partit alors aussitôt en promettant d'être présent lui-même au rendez-vous.

\*

Son premier arrêt fut pour le Club de Tim Pappas.

Il parvint à entrer là sans se faire remarquer et comme il connaissait l'endroit se rendit directement dans le corridor où se trouvaient les loges des artistes.

Il fut assez heureux pour parvenir jusqu'à celle de Gina Leclair sans qu'on lui demandât même où il allait.

Il frappa à la porte, mais personne ne répondit.

Heureusement la porte n'était pas fermée à clef.

Il fit donc le tour de la pièce à son aise, mais cela ne l'avança pas beaucoup, car il ne trouva rien qui puisse l'intéresser.

En laissant la porte entrouverte de quelques pouces, il réussit à faire un examen complet de la salle.

Au bout de quelques minutes il aperçut Paul Brunet qui s'avavançait vers une table où se trouvaient déjà un homme et une jeune femme.

Il connaissait bien l'homme. C'était le poète Janvier Jasmin.

Quant à la jeune fille, il crut l'avoir déjà vue quelque part, mais il ne parvenait pas à placer un nom.

Ce ne fut qu'au moment où le maître de cérémonie annonça un numéro de danse par Gina Leclair qu'il comprit.

Pendant qu'elle dansait, les deux hommes paraissaient avoir une conversation animée.

Le Domino aurait donné beaucoup pour savoir ce qu'on disait là.

Il fut bientôt tiré de ses réflexions par la jeune artiste qui une fois son acte fini, s'en revenait vers sa loge.

Vivement il ajusta son masque noir sur son

visage et attendit, debout derrière la draperie.

Quand elle eut refermé et barré la porte derrière elle, il se montra.

Il aurait pensé au premier abord qu'elle aurait manifesté de la surprise, mais elle le regarda avec calme et se contenta de dire :

– Vous auriez pu au moins vous faire annoncer, monsieur.

– Je n'avais pas le temps, mademoiselle.

– Enfin, puisque vous êtes ici et que vous êtes sans doute le fameux Domino Noir dont on parle tant, dites-moi au plus vite l'objet de votre visite.

– Vous venez de mentionner qu'on parle de moi. Serait-ce récemment que vous auriez entendu mon nom ?

– Mes deux amis tout à l'heure ont mentionné votre nom, au sujet du vol qui vient d'avoir lieu chez monsieur Louis Boisvert, l'oncle de mon ami Paul Brunet.

– Vraiment ! Je suppose que monsieur Brunet est bien affecté de ce vol ?

- Pas autant peut-être que Javier Jasmin.
- Comment, lui aussi ?
- À ce qu’il paraît. Mais je ne puis vous en dire beaucoup là dessus, car cela ne m’intéresse pas.
- Je trouve que vous êtes passablement réfractaire à toute émotion.
- Que voulez-vous dire ?
- Puis-je vous demander pourquoi vous êtes arrivée en retard ce soir ?
- Elle le regarda un instant, puis déclara de la même voix égale :
- Je vous trouve réellement impertinent, monsieur. Aussi je crois que je ne vous répondrai pas. Cela me regarde quand j’ai envie d’arriver en retard, je suppose. Maintenant, sortez ou j’appelle.
- Vous n’aurez pas besoin de ce faire, car je sais maintenant ce que je voulais savoir.
- Il fit mine de sortir, mais la jeune fille le rappela bientôt, demandant :



– Puis-je à mon tour vous poser une question ?  
– Quoi ?  
– Pourquoi êtes-vous intéressé à mon arrivée ici ?

– Parce que si vous avez manqué à votre habitude, c'est que vous aviez une raison majeure.

– Et puis ?

– C'est que vous étiez peut-être en compagnie de certains messieurs qui s'intéressent aux vieilles lettres eux aussi. Bonsoir, mademoiselle Leclaire. Nous nous reverrons.

Elle ne fit plus aucun mouvement pour le retenir, mais il comprit qu'elle n'était plus tranquille du tout.

Il sortit par une porte d'arrière et gagna la résidence de Fernand David.

\*

Il approchait de la maison, après avoir encore

une fois rajusté son masque, quand il crut voir dans l'ombre une forme humaine qui contournait la maison.

Il s'arrêta et chercha à voir plus distinctement ce dont il s'agissait, mais il réalisa bientôt qu'il avait dû faire erreur, car il ne se produisit plus aucun mouvement.

Tout son monde était réuni dans le grand salon et on l'attendait.

Quelques personnages avaient même l'air de trouver le temps long et se plaignaient de l'ordre qu'avait donné le Directeur de la Sûreté d'attendre le Domino Noir.

Celui-ci ne tarda pas à entrer dans le fort de son sujet.

Il expliqua que les lettres manuscrites avaient été volées pour la plupart, longtemps avant le vol de la soirée même.

Il affirma que ce n'était pas le fait de monsieur Boisvert lui-même, qu'au contraire il ignorait cela absolument.

– C'est quelqu'un de beaucoup plus près de lui

par exemple, ajouta-t-il.

– Monsieur Paul Brunet ? demanda quelqu'un.

– Précisément.

– Vous ne devriez pas parler ainsi d'un absent, déclara alors le poète Janvier Jasmin.

En effet Paul Brunet n'était pas là.

Le Chef de la Sûreté s'excusa auprès du Domino Noir, affirmant qu'il y avait quelques minutes encore, le jeune homme se trouvait avec eux.

Le notaire Forest déclara que Paul Brunet venait de quitter la place en disant qu'il reviendrait sous peu.

– Je vais parler d'autre chose alors, dit le Domino.

S'adressant au notaire Forest, il demanda :

– Vous possédez une maison de campagne, non loin de Dorval, notaire ?

– Oui, pourquoi ?

– Y êtes-vous allé ce soir ?

– Non. Je puis le prouver même. Mais je me demande pourquoi vous me posez cette question. Cela n’a rien à faire avec le but de notre réunion, qui est de faire la lumière sur le vol des documents de Louis Boisvert.

– Au contraire, votre maison joue un rôle capital dans cette affaire.

– Lequel ?

– C’est là que les bandits se trouvaient et attendaient le camion blindé.

– Pas possible.

– Et je me demande même si vous n’y étiez pas sous un déguisement...

Le notaire éclata de rire, puis répondit :

– Je sais que je n’ai pas à me disculper avant d’être accusé, mais je puis dire que j’ai dîné ce soir avec le Chef de la Sûreté au Club Saint-Denis et que je ne l’ai quitté que vers les neuf heures du soir...

– C’est vrai, déclara le Chef.

Le Domino ne se montra pas trop pris au

dépourvu.

– Dites-moi, notaire, quels sont ceux parmi les membres du Comité de monsieur David, qui connaissent l'existence et l'emplacement de cette maison.

– Mon ami Janvier Jasmin. Il est seul, mais je ne comprends pas bien...

– Je comprends, moi.

Il continua ensuite ses explications.

– Comme je vous avais dit tout à l'heure, les documents avaient été volés probablement par le jeune Paul Brunet, qui empruntait de l'argent chez le juif Porensky.

Il ajouta qu'alors, sans savoir cela, un certain monsieur téléphona à Louis Boisvert, sous le nom d'un autre pour lui suggérer de faire la donation qu'il avait faite.

C'était ni plus ni moins que pour s'emparer de ce trésor en ayant recours à l'assistance d'une bande de voleurs professionnels.

Ensuite il s'arrangeait pour se faire payer une rançon considérable pour la remise des

documents.

La rançon serait facile à trouver, puisqu'on aurait alors ramassé un bon montant d'argent.

Fernand David interrompit le Domino Noir pour lui dire qu'en effet il avait reçu un téléphone aussitôt après le départ du camion blindé avec la caisse.

On lui avait demandé un quart de million exactement pour le retour des documents.

Contrairement à ce qu'on attendait, le Domino Noir déclara qu'il ne ferait plus rien ce soir-là, mais que le lendemain il promettait de retourner les documents qui manquaient.

Naturellement il avait imaginé que les relations de Paul Brunet avec le juif Porensky avaient une signification.

\*

Tout le monde partit de la maison, la plupart mécontent, contre le Domino pour avoir été ainsi

dérangés.

Mais celui-ci retint le Chef de la Sûreté.

– Venez avec moi, lui dit-il, nous allons prendre le coupable au piège.

– Je pensais que vous aviez fini pour ce soir, reprit le Chef.

– Au contraire. Le coupable va nous tomber dans les mains cette nuit même.

Ils partirent par des rues détournées et se dirigèrent vers l'endroit où habitait le juif Porensky.

Ils laissèrent l'automobile officielle du Chef deux coins de rue avant et marchèrent la balance du chemin.

Dissimulés dans l'entrée d'une maison, ils attendirent, invisibles, mais ne manquant rien de ce qui se passait sur la rue.

Un taxi bientôt s'arrêta devant la maison et Janvier Jasmin en descendit.

Il portait à la main une petite malle et le Chef voulut aussitôt s'élancer à sa poursuite.

– Pas tout de suite, fit le Domino, nous n'avons encore aucune preuve tangible contre lui.

– Vous avez raison. Que pensez-vous qu'il vienne faire ici ?

– Il vient chercher les documents.

– Il va les racheter de Porensky probablement ?

– C'est mon idée.

Ils se rapprochèrent et regardèrent à l'intérieur de l'entrée.

Soudain ils virent un homme sortir d'une pièce, portant un masque à gaz.

– Vite, fit le Domino.

Le Chef bondit avec lui, mais l'autre avait eu le temps de sortir un revolver.

Il ne put s'en servir cependant, car une balle du Domino, lui fracassait le poignet qui tenait son arme.

Ils immobilisèrent facilement Jasmin et ensuite trouvèrent les documents dans la petite malle.



Le Domino ajusta le masque à son tour et pénétra dans la pièce.

Il ne s'était pas trompé.

Il y avait là un des bandits que le Domino avait vu dans la maison de campagne du notaire Forest.

Paul Brunet y était aussi, ainsi que le petit juif.

Tous ces gens étaient morts, asphyxiés par un gaz violent.

Pour le bénéfice du Chef, le Domino reconstitua le scène.

Janvier Jasmin à un certain moment, après avoir réalisé qu'il n'avait volé avec la bande de Dasti qu'une très infime partie des documents qu'il convoitait, s'était mis à leur recherche.

Il avait dû soupçonner Paul Brunet, lui aussi.

Il était ami avec la danseuse, Gina Leclair, qui lui avait présenté Dasti.

C'était elle également qui avait révélé à Jasmin que Brunet faisait affaires avec le juif Porensky.

De là à comprendre que le juif avait changé des lettres contre de l'argent, ce n'était pas difficile.

Il avait donc offert au juif, probablement par téléphone, de racheter les précieuses lettres.

À cette fin il avait envoyé un homme avec une mallette qu'on avait retrouvée dans la pièce où les hommes étaient morts.

Mais au lieu de contenir l'argent cette mallette contenait des gaz.

Lorsqu'on l'avait ouverte, ils s'en étaient échappés, grâce à un dispositif spécial, et tous les occupants de la pièce étaient morts.

Une fois dans les bureaux de la Sûreté, Janvier Jasmin ne fit pas de difficultés à tout avouer.



Cet ouvrage est le 683<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.